

STRASBOURG

Le TAPS, 20 ans après



Les comédiennes et comédiens : Cécile Gheerbrant, Pascale Jaeggy, Catherine Javaloyès, Aude Koepler, Pascale Lequesne, Pauline Laurent, Raphaël Scheer, Yann Siptrott dans *20 ans*. Photo Benoît LINDER

Pour fêter les 20 ans du Théâtre Actuel et Public de Strasbourg, son directeur Olivier Chapelet a passé commande au dramaturge Thierry Simon et met en scène huit comédiens qui ont été artistes associés au fil des saisons.

Il y a un air de comédie à l'italienne, douce et amère. Il y a un air de *Nous nous sommes tant aimés* d'Ettore Scola. Comme dans le beau film du réalisateur transalpin, la pièce de théâtre écrite par Thierry Simon, *Vingt ans*, pour l'anniversaire du Théâtre Actuel et Public de Strasbourg – commandée de son directeur Olivier Chapelet – retrace l'existence d'un groupe de huit amis. Deux hommes et six femmes ballottés, malmenés par les vicissitudes du temps, de la politique, de la vie. Ils ont vieilli, demeurent attachants, abîmés et magnifiques.

Quelle est place de la contestation au théâtre ?

Ce sont les comédiennes et comédiens artistes associés au TAPS durant ces dernières saisons – Cécile Gheerbrant, Pascale Jaeggy, Catherine Javaloyès, Aude Koepler, Pascale Lequesne, Pauline Laurent, Raphaël Scheer, Yann Siptrott – qui incarnent ce groupe d'anciens activistes altermondialistes. Ils se retrouvent vingt ans après leur dernière action, lors du G8 de Gênes, en Italie, dans la vieille maison de montagne qui leur servait de base arrière.

La réunion des chefs d'État du G8 avait donné lieu à une contestation massive qui provoqua une tragédie, le 20 juillet 2001. Carlo Giuliani était tué par un projectile

tiré par un policier. Pour certains, la plaie est encore ouverte même si depuis, chacun a suivi son chemin en s'éloignant plus ou moins de ce qui avait fait le ciment de leur union.

D'autres ont continué à se voir, d'autres encore ont perdu tout contact. La vie a suivi son cours. Thierry Simon et Olivier Chapelet embrassent avec leurs héros tout un pan d'histoire, nous offrant aussi d'émouvantes retrouvailles. Ils nous proposent un rendez-vous avec la mémoire, celle d'une génération, ses combats perdus, idéaux brouillés, le constat d'une vie, constamment nimbé de tendresse pour ces personnages.

Sur scène, diverses séquences remontent le temps, éclairées par les didascalies projetées sur écran, en écho au texte de Thierry Simon. « C'est une écriture sensible, où la nostalgie le dispute à la résilience, souligne le metteur en scène et directeur du TAPS, Olivier Chapelet. Il mêle harmonieusement profondeur et légèreté pour traiter ces thèmes de l'engagement politique, des chemins singuliers dans lesquels chacun s'engage, des liens que l'on tisse, indique-t-il. On mesure dans le travail de plateau la force de l'écriture qui fait passer les spectateurs par différentes émotions ».

Outre que c'est pour Yann Siptrott, « une bonne matière de jeu », le comédien, chanteur et musicien constate aussi que « la place de la contestation au théâtre a presque disparu ».

Veneranda PALADINO

Les 23, 24, 26 novembre à 20 h 30 et les 25 et 27 à 19 h et le 28/11 à 17 h au TAPS Scala. Durée : 1 h 20. taps.strasbourg.eu

HISTOIRE

Retour sur les Malgré-nous

Retour sur une histoire qui a marqué la mémoire collective alsacienne : les Malgré-nous. Dans le cadre de leur convention de partenariat, signée en 2019, l'Office pour la Langue et les Cultures d'Alsace et de Moselle et Theater Baden Alsace s'associent à nouveau en proposant un week-end thématique dédié aux Incorporés de force mais également à la résistance. Celui-ci aura lieu du vendredi 26 au dimanche 28 novembre prochains au Theater Baden Alsace, au Forum Européen du Rhin à Neuried.

Le premier acte de ce programme débutera le vendredi à 19 h 30 par la projection du film *In Memoriam*, du réalisateur alsacien Benjamin Steinmann. Ce long-métrage relate l'évasion de Sibérie d'un Malgré-nous. Le film sera suivi d'une discussion animée par Kai Littmann, rédacteur en chef d'Eurojournalist.eu. L'entrée est gratuite mais les places étant limitées, il est recommandé de s'inscrire auparavant sur Weezevent. ESTE-GE1 05



Le film *In Memoriam* sera projeté vendredi 26 novembre. DR

Deux pièces de théâtre seront également présentées au cours de ce week-end thématique : *Schneeheide'44* d'Edzard Schoppmann, samedi 27 novembre à 19 h 30, par la Compagnie berlinoise Schwebelbühne (pièce en allemand surtitrée en français, places à partir de 16 €; réservations sur www.reservix.de), et *D'Fameliie Strumpfmänn* de Pierre Kretz, dimanche 28 novembre à 18 h en ligne sur la plateforme YouTube du Theater Baden Alsace.

www.theater-baden-alsace.com

STRASBOURG

Dans les rickshaws zoulous avec Robyn Orlin

La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin, installée à Berlin, revient au Centre de développement chorégraphique national de Strasbourg, Pôle-Sud, et nous embarque dans les rickshaws zoulous avec les virevoltants conducteurs de taxis-vélos.

We wear our wheels with pride and slap your streets with color... we said "bonjour" to satan in 1820. Pas de doute, c'est un titre d'une pièce de la chorégraphe Robyn Orlin. « Nous portions nos roues avec orgueil et élabourions vos rues de couleurs... Nous avions dit "bonjour" à Satan en 1820 », ce titre programmatique est à l'image de l'ensemble du répertoire de l'artiste sud-africaine.

Un théâtre de corps armé d'une charge politique

Depuis les années 80, Robyn Orlin affiche en ses titres une polysémie voire « l'équivocité chancelante du monde », comme l'appréhendait la philosophe Hannah Arendt. S'y mixent danse, théâtre, vidéo, chant et musique.

Prendre l'Histoire à bras-le-corps avec un sens de la dérision et une jubilation qui n'appartiennent qu'à elle... Robyn Orlin revient à Strasbourg après avoir présenté au festival ExtraDanse de 2018, *And so you see... our honourable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice...*, avec l'inoubliable Albert Ibokwe Khoza, jeune performer homosexuel, chrétien et « sangoma » (guérisseur). Ce dernier incarnait avec flamboyance les questionnements politiques de la chorégraphe.

Pour cette nouvelle création, Robyn Orlin s'est appuyée sur un souvenir d'enfance en Afrique du Sud.



« *We wear our wheels with pride and slap your streets with color...* » de Robyn Orlin, du 23 au 25 novembre, à Pôle-Sud. Photo Jérôme SERON

L'image des rickshaws zoulous aux temps de l'apartheid a ainsi tissé le récit de ce nouvel opus.

Elle se souvient que les conducteurs zoulous de ces taxis-vélos lui « semblaient danser, le corps suspendu dans les airs », en parcourant comme de flamboyants acrobates les artères de Durban. Ces hommes rivalisant d'invention dans la décoration de leurs véhicules, leurs tenues multicolores et coiffes grandioses à cornes de vache. Elle revivifie ces images en mettant en scène six danseurs sud-africains de la compagnie Moving Into Dance – l'une des premières compagnies de danse non raciale de Johannesburg.

Avec art, la chorégraphe sait valoriser les singularités des personnalités et des cultures. Qu'il s'agisse de la chorale des Phuphuma Love Minus de Johannesburg, des

swankas, ces prolétaires zoulous se sapanant comme des princes pour des concours d'élégance, ou du formidable Albert Ibokwe Khoza.

Une écriture spectaculaire

We wear our wheels with pride... dévoile l'envers du décor en interrogeant l'histoire du colonialisme et l'impérialisme de toutes natures qui ont déstabilisé ces sociétés et sapé les cadres traditionnels de la transmission des savoirs. Deux musiciens précipitent cette chorégraphie dans le tumulte des rues de Durban mais aussi dans la sale histoire, les conditions d'existence désastreuses de ces hommes.

« Je n'ai pas le souvenir d'une période où l'art n'aurait pas été en interaction avec le monde... La poésie, la folie et la douleur de nos vies quotidiennes rendent difficile la séparation entre les deux... »,

postule Robyn Orlin.

Depuis plus de 40 ans, la chorégraphe sud-africaine arme son théâtre de corps d'une charge politique qui, par le biais d'une écriture spectaculaire bourrée d'ironie mordante, fait à chaque fois mouche.

Veneranda PALADINO

Du 23 au 25 novembre à 20 h 30, à Pôle-Sud, à Strasbourg; durée : 70 mn. www.pole-sud.fr

Conférence avec Robyn Orlin le 22/11 à 18 h 30 à la BNUS. Gratuit, sur réservation, bnu.fr;

Workshop avec Oscar Buthelezi du Moving Into Dance le 22 de 19 h à 21 h, à Pôle-Sud; inscription : m.caboche@pole-sud.fr

Rencontre interactive avec la chorégraphe le 25/11 à 19 h, à Pôle-Sud, sur réservation : m.caboche@pole-sud.fr

STRASBOURG

L'Apocalypse de Zad Moulataka

Il avait représenté le Liban à la biennale de Venise en 2017. Et livrait en mars dernier à l'Opéra national du Rhin, en création mondiale, son opéra *Hémon*. Zad Moulataka coiffe deux casquettes : celle du musicien et celle du plasticien. C'est ce dernier qui expose actuellement à la galerie AEDAEN à Strasbourg.

Le titre de l'exposition, *Apocalypse 6:08*, peut faire penser à un univers abandonné de tout espoir et livré à une extrême violence. De fait, il puise au triste événement de l'explosion survenue dans le port de Beyrouth le 4 août 2020, à 18 h 08. Ce jour-là, un pays déjà confronté à une situation politique et économique désastreuse s'enfonçait davantage dans la détresse. Alors présent dans la capitale libanaise, Zad Moulataka avait réagi en artiste. Avec le besoin d'exprimer immédiatement dans le langage de la peinture ce qu'il ressentait.

Apocalypse, révélation

« Au départ, c'était assez sombre, assez violent. Et à un moment, je me suis dit qu'il était ridicule d'ajouter du désespoir au désespoir, de la noirceur à la noirceur », explique Zad Moulataka. C'est ainsi qu'il a fait apparaître la couleur sur de grandes feuilles de papier, froissées, pliées et dépliées. Telle une « lumière », elle surgit d'une masse grisâtre au gré d'une texture à base



Zad Moulataka sur fond de *Terra Incognita*. Photo L'Alsace/Jean-Marc L005

d'acrylique et de techniques mixtes – craie, pastel, crayon aquarelle...

Le mot « Apocalypse », dans son sens grec originel de « révélation » est venu à lui assez naturellement. Après le drame du port de Beyrouth, et au regard de l'état actuel du Liban, cette série se veut « apaisée », porteuse d'un renouveau. Tels des paysages abstraits, ces tableaux incitent à la méditation. « J'ai essayé d'être doux », glisse-t-il encore.

C'est beaucoup moins le cas avec *Terra Incognita*, un énorme format (5,90 m x 2,30 m) occupant à lui seul une vaste salle à l'architecture brutaliste de la galerie AEDAEN qui prend des airs de chapelle pro-

fane. Une impression de force minérale se dégage de cette masse informe de papiers froissés, comprimés, accrochés au support dans une anarchie assumée. « Pour moi, je n'assimile pas cette technique à du collage mais bien à une façon de peindre directement en utilisant ces papiers trempés dans la peinture », indique Zad Moulataka.

Dans une tonalité très sombre, où percent çà et là de pâles couleurs, *Terra Incognita* tranche avec la série *Apocalypse 6:08*. Plus sombre, elle est pourtant antérieure à l'explosion du port de Beyrouth, mais l'artiste ne la perçoit pas comme l'expression d'un malaise. Il s'adosse à une autre logique et évo-

que davantage ce temps d'avant la création que les Égyptiens de l'Antiquité appelaient le *Noun*, cet océan primordial d'où a surgi le monde. « C'est une explosion de la matière, une libération de quelque chose qui va prendre forme », résume Zad Moulataka. Quelque chose comme la sédimentation d'une énergie première – celle de l'acte de la peinture.

Serge HARTMANN

Jusqu'au 30 décembre à l'AEDAEN Gallery, 1A rue des Aveugles à Strasbourg. Également sur le stand d'AEDAEN à St-art, du 26 au 28 novembre au Parc-Expo à Strasbourg.